Après près de deux siècles d'une histoire tragique, la Chine prend sa revanche sur son passé et brigue les premières loges sur la scène mondiale. Le miracle après les malheurs.

La nouvelle révolution c

par Dominique Dreyer

Ancien ambassadeur de Suisse

Traumatismes

On ne peut comprendre la Chine d'aujourd'hui sans se référer à son passé. C'est au début du XIXe siècle que s'est produit le premier choc entre un Occident conquérant, fier de la puissance que lui donnait la révolution industrielle naissante, et une Chine fermée sur elle-même, vivant d'une économie essentiellement agricole et engluée dans une grave crise politique et économique. Cette rencontre a été le point de départ d'un long traumatisme qui explique pour une bonne part les comportements de la Chine contemporaine.

Traumatisme d'abord devant l'impuissance à prévenir les empiètements des puissances coloniales, dont les corps expéditionnaires traversaient impunément l'Empire pour le contraindre à s'ouvrir au commerce européen, à tolérer l'infâme commerce de l'opium et à se soumettre à des traités humiliants. A l'emprise étrangère s'ajouta la révolte des Taiping qui dévasta le sud de la Chine et fit trente millions de morts entre 1850 et 1864.

Traumatisme ensuite face à l'expansionnisme du Japon, un nain devenu grande puissance asiatique en l'espace de quelques décennies: en 1884, la Chine est battue par le Japon et perd Taiwan. En 1932, le Japon occupe la Manchourie, première étape qui conduira à la guerre sino-japonaise à partir de 1936.

Traumatisme enfin causé par une révolution qui n'a pas tenu ses promesses et qui, pendant près de trois décennies, a coupé la Chine d'un monde se propulsant à une vitesse grandissante : la fondation de la République populaire de Chine en 1949, après des années de guerre civile et de désordres intérieurs, promettait la fin d'une longue série de tragédies. C'était compter sans les errements d'un régime totalitaire qui aboutit aux désastres du «grand bond en avant» (1958-1961) et de la «révolution culturelle» (1966-1976).

> ***«Une révolution qui n'a pas tenu ses promesses»***

Nationalisme

Dans les dernières années du XIXe siècle, un premier effort de réformes avait été mis en branle par de jeunes mandarins menés par Kang Youwei: c'est l'étonnant épisode des «cent jours» (1898), rapidement écrasé.

Bio

Né en 1945. Etudes de droit à l'Université de Fribourg et de droit international à l'Université de Cambridge (Grande-Bretagne). Doctorat en droit international privé de l'Université de Fribourg. Entré au Département fédéral des affaires étrangères (à l'époque Département politique) en 1972. Affectations aux ambassades de Suisse à Pékin (1974-1978, 1984-1988, 1995-2004), Tokyo (1988-1992) et Paris (1992-1995). Ambassadeur de Suisse en Chine (1999-2004) et en Inde (2004-2008). A la retraite depuis janvier 2009.

hinoise

« La Chine d'aujourd'hui reste l'héritière de la Chine de hier »

Il revint au mouvement nationaliste inspiré par Sun Yatsen de mener le combat pour tenter de faire rentrer la Chine dans l'ère moderne. La République fut proclamée en 1912, on mit sur pied de nouvelles institutions inspirées de l'Occident, une véritable révolution culturelle vit le jour en 1919. La même année, la ferveur nationaliste aboutit à la fondation du parti communiste chinois, que Mao Zedong conduisit au pouvoir vingt ans plus tard.

1979 : Réformes ? Non, nouvelle révolution !

Il y a des moments dans l'histoire où la parole d'un seul homme peut balancer tout un pays du côté du ying ou du yang. Deng Xiaoping fut l'un de ces hommes. Il avait vécu les périodes les plus glorieuses et subi les moments les plus sombres du parti communiste. Il avait l'expérience et l'autorité nécessaires pour mettre fin au désarroi qui suivit le décès en 1976 de Mao Zedong et donner au pays les nouveaux repères qui allaient ouvrir la voie sur le monde. Cette voie, c'était au fond celle qui justifiait tout le passé révolutionnaire du parti communiste : c'était la voie du nationalisme chinois, né des malheurs passés, la voie qui devait sortir la Chine de son long sous-développement, et lui permettre de retrouver dans le monde la place qu'elle estime à juste titre être la sienne. Cette voie, c'était celle qui, sous le nom de réformes, ouvrait une nouvelle révolution.

L'imprévisible réussite

Qui pouvait imaginer que la Chine allait en trois décennies vivre un développement si foudroyant ? On doit y voir l'un des phénomènes les plus marquants de la fin du XXe siècle, un miracle qui permet à la Chine de voir la fin d'une histoire tragique de près de deux siècles.

La part de l'étranger

Légitimement fiers de leur réussite, les Chinois ne doivent pas oublier, pourtant, qu'elle est largement le résultat de cette réalité ancienne qui a reçu un nom nouveau : la globalisation. Sans le recours aux investissements et à la technologie étrangers, sans la conquête des marchés américains et européens, la Chine n'aurait pas pu connaître un tel développement. Deng Xiaoping et son entourage avaient d'ailleurs trouvé dans les pays voisins des modèles dont ils ont su s'inspirer : le Japon, la Corée du Sud, Hong Kong et Taïwan avaient aussi connu des « miracles » économiques.

Les pères de la réforme chinoise ne se sont pas limités à soutirer à l'Occident quelques bonnes recettes pour propulser leur développement. Dès 1979, début de la politique de réforme, des délégations officielles chinoises ont été dépêchées de par le monde pour étudier les divers aspects du fonctionnement des sociétés modernes. Intellectuels, chercheurs, « think tanks » ont contribué à cet effort. C'est là un aspect fascinant d'une globalisation « intellectuelle » dont l'histoire reste à faire. Et s'il est indiscutable qu'en matière de droits de l'homme, la politique de la Chine prête matière à de sévères critiques, on ne saurait ignorer que de réelles réformes ont été réalisées dans les trente dernières années.

L'héritage

Pourtant, emportée dans cet extraordinaire tourbillon, la Chine d'aujourd'hui reste l'héritière de la Chine de hier : une histoire et une culture de plusieurs millénaires, une idéologie – le confucianisme – qui voyait dans l'harmonie sociale et la vertu du Prince les prémisses du bon gouvernement, une tradition séculaire de gouvernance centralisée. Malgré les tribulations et les révolutions contemporaines, le passé continue d'irriguer la Chine d'aujourd'hui.